

La bénédiction du talent farfelu

Simona MODREANU⁷⁹

La mise en garde – ou la fausse solution de l'énigme – se fraie discrètement une place vers la fin du livre, au début d'un sous-chapitre qui précise : « Dans cette vie imaginaires, des choses vraies se glissent malgré tout et se mélangent aux autres, les imaginées. »⁸⁰ Mais avant d'y arriver, on est déjà sous le charme, totalement décontenancé devant cette fable menée à bride abattue à travers plus de cent ans, non pas de solitude, mais de malédiction impossible à contourner qui ravage les vies de plusieurs générations de Marinescu, dans une Roumanie mi-réelle, mi-fantaisiste, relativement estompée en toile de fond.

D'où sort cette Irina Teodorescu, qui fait tout à coup irruption dans les lettres parisiennes, suscitant un accueil enthousiaste de la part du public tout comme de la part des critiques et des libraires ? L'écrivaine est roumaine, née à Bucarest en 1979, installée en France depuis 1998. Graphiste au sein de sa propre agence de communication à Paris, Irina ne connaissait pas le français à 19 ans, quand elle a changé de pays. Elle publie un recueil de nouvelles, *Treize*, aux Editions Emue (2013), pour pénétrer dans la cour des grands l'année suivante, avec un texte au nom provocateur et nostalgique à la fois, *La malédiction du bandit moustachu*, qui a déjà été couronné par le Prix André Dubreuil du premier roman de la Société des Gens de Lettres de France. Et Irina Teodorescu ne s'est pas arrêtée là, car en 2015 elle a publié un autre récit envoûtant, *Les étrangères*, aux mêmes Editions Gaïa.

Dès qu'une nouvelle plume aguichante se manifeste, les amateurs aussi bien que les professionnels du livre commencent à réviser leurs lectures, à faire tourner les associations, les dialogues intertextuels pour essayer de situer l'auteur et son texte dans un certain contexte, dans une filiation possible. Irina Teodorescu n'y a pas échappé, bien évidemment, le nom de sa consœur, de sept ans son aînée, également lancée par les

⁷⁹ Université « Alexandru Ioan Cuza », Iasi, Roumanie.

⁸⁰ Irina Teodorescu, *La malédiction du bandit moustachu*, Monfort-en-Chalosse, Gaïa Editions, 2014, p.129.

Editions Gaïa (qui semblent avoir un faible pour les écrivaines roumaines originales), Liliana Lazar, avec sa Terre des affranchis, tout comme celui de Panaït Istrati, l'ami des haïdouks, ces Robins des Bois roumains, surgissant plus d'une fois dans les commentaires. Entre ces références il y a au moins deux générations, mais il y a surtout un déclic, pour ainsi dire, une motivation et une formule narrative différente. Par rapport à son célèbre prédécesseur, Panaït Istrati, qui a régalié de sa vision orientale la génération de Romain Rolland, Irina Teodorescu ne poursuit pas de visée patriotique ou réprobatrice quant à ces bandits détrousseurs de riches. Il y a comme un sourire supérieur, une sagesse amoralisée d'une instance qui s'amuse à contempler les déboires des humains. Quant à Liliana Lazar, qui puise elle aussi dans les légendes et les sortilèges folkloriques roumains, l'atmosphère de son livre baigne dans un clair-obscur cultivé, un territoire de limbes où les équivoques et les ombres suivent un fil policier, ou pour le moins justicier.

Ce n'est absolument pas le cas du conte (car bon nombre de lecteurs, partiellement induits en erreur par le titre du récit, l'ont approché dans cette perspective) de Irina Teodorescu, qui navigue avec un désinvolture ahurissante entre les éléments de l'histoire roumaine réelle – les deux guerres mondiales notamment, mais aussi le tremblement de terre dévastateur de 1977, qui a tué de nombreuses personnalités, parmi lesquelles le grand acteur Toma Caragiu -, le fantastique, l'onirique, l'insolite, les légendes et les réminiscences d'une culture païenne où les sorcières mélangent blasphèmes et signes destinaux. Une forme de réalisme magique, cher à l'auteure amoureuse de l'univers romanesque de Gabriel Garcia Marquez. Sauf qu'il n'y a pas de mystère dans ces aventures rocambolesques, il n'y a pas de sens cachés ou de niveaux de lecture multiple. Tout est là, devant nos yeux et cependant, on a du mal à suivre...

Quel est le noyau de l'histoire, en fait ? La quatrième de couverture, clin d'œil loufoque et alléchant en même temps, nous renseigne là-dessus :

Quelque part à l'est, au début du XX^e siècle, Gheorghe Marinescu se fait faire une beauté chez le barbier. Déboule un homme à longue moustache qui réclame la meilleure lame du commerçant. Gheorghe lie amitié avec le moustachu, découvrant qu'il ne jure que par la bouillie de haricots blancs. Ce bandit de grand chemin, qui amasse des trésors pour les redistribuer aux nécessiteux, révèle sa planque. Ni une ni deux, l'envieux Marinescu commet l'irréparable. Voilà comment une malédiction s'abat sur Gheorghe et toute sa descendance, jusqu'en l'an deux mille. Et en effet.

Drôle, truculent et fantasque, ce récit atypique – qu'on ne saurait appeler roman, tout en n'ayant pas d'autre étiquette à portée de la main, ce qui prouve, une fois de plus, qu'il faudrait réviser les taxinomies génériques – est bien une épopée roumaine, dans ses détails les plus incongrus. Ainsi, le bandit aux longues moustaches et à l'haleine fétide, qui raffole de haricots blancs et qui prend aux riches pour redistribuer aux pauvres, se retrouve quand même – on ne saurait trop dire si c'est par hasard ou si, un peu las de jouer aux héros, il pense assurer sa retraite – avec deux coffres pleins d'or et de bijoux, se faisant piéger par « un petit-bourgeois du coin », Gheorghe Marinescu. Celui-ci l'attire dans la cave de sa maison, sous prétexte de lui offrir un cachot pour se reposer, manger et boire, et le laisse mariner dans sa propre sauce avant de lui faire cracher l'endroit où il a dissimulé son trésor. Et le bandit se soumet, dévoilant son secret avant d'abandonner son âme ténébreuse à qui en voudra, mais pas avant de lancer une malédiction séculaire sur toute la semence de Gheorghe, jusqu'au tournant du millénaire.

Le délire s'amorce, les coups commencent à pleuvoir sur les têtes des membres de la famille, nombreuses par ailleurs, malgré les tentatives éparpillées pour rompre le mauvais sort ou au moins pour l'oublier. Mais rien n'y fait. Les dieux s'acharnent et ni les prières, ni le pèlerinage en Terre sainte, ni le sacrifice de soi identique au calvaire du bandit, ni l'entrée au couvent, ni la prise en charge d'une orpheline ne brisent le sortilège et n'amadouent les dieux. Il est vrai aussi que l'auteur prend soin de glisser un bémol dans chacun de ces actes de pénitence. Aucun n'est parfaitement pur.

Ainsi, Maria la Cochonne, troisième enfant de Gheorghe, déjà trépassé, se propose de faire à pied le voyage jusqu'à Jérusalem pour prier Dieu au pied du Mur sacré. Cela dit, elle compose un peu avec sa conscience, en prenant une charrette à l'occasion, ou en se faisant offrir le gîte et le couvert contre des services pas toujours orthodoxes. Elle le réussit cependant, son pari, et elle passe trois jours en pleurs et prières au pied du Mur saint pour laver les péchés de sa famille avant de s'évanouir et d'être sauvée par un moine, qu'elle soigne ensuite de son mieux. Mais voilà que le diable s'immisce à nouveau, avec un brin de fantaisie cette fois-ci, pour varier les effets :

Le moine passe son temps à répéter des prières, alors Maria s'ennuie, mais heureusement, lors d'un moment de conscience, il lui demande d'arroser ses pétunias qu'il aime plus que tout. Maria met trop d'eau et voilà qu'en trois jours le jardin se transforme : les pétunias font des choux, les choux font des bébés grenouilles, les grenouilles font des crapauds, et les

crapauds font très peur à Maria qui crie tellement fort que le moine rend son âme à Dieu aussitôt.⁸¹

Trouvant un sac de pièces d'or dans le jardin du moine, Maria la Cochonne s'enfuit sans même s'occuper de l'enterrement du moine, « Et vite, car la vie est courte. » (p.17) Son repentir et son sacrifice tardif seront inutiles, la malédiction a été rétablie et suit sa course mortelle, fracassant à tour de bras les vies des membres de la famille Marinescu.

Même les repaires les plus innocents et hors du monde sont entachés et pourris en fin de compte. La belle et douce Ana (qui deviendra plus tard Ana la Belle Sorcière), qui est vouée à Dieu et trouve la force de la foi dans un monastère, y trouve également le plaisir interdit dans les bras de la maigre Filoftea, avant de s'encanailler davantage avec son futur mari – prêtre de surcroît! – qui lui révèle les délices du fouet rédempteur. On se croirait dans les récits rabelaisiens de Damian Stanoiu, probablement l'écrivain roumain qui s'est le plus amusé à monter en épingle l'hypocrisie pieuse et les tentations mondaines auxquelles succombent gaillardement ceux et celles qui font vœu de chasteté. À supposer que Irina Teodorescu ait lu Damian Stanoiu, ce qui est fort improbable...

Chez les Marinescu donc, quand ce ne sont pas des morts violentes qui nous tombent dessus, on se retrouve avec des frères ou des sœurs tarés, alcooliques, pervers, sadomasochistes, idiots, cupides, cruels, laids, mauvais de toutes les façons imaginables. Cela dit, le déferlement des personnages détraqués, sombres, cyniques n'aboutit pas à une teinte tragique, l'écrivaine la contournant obstinément par le recours au registre burlesque ou grotesque lorsque l'histoire semble vouloir devenir sérieuse et pesante. Malgré le défilé de créatures corrosives et désespérées, la tonalité reste presque invariablement gaie, légère, insouciante.

L'ensorcellement est présent, dès la première phrase, qui ne nous lâche plus, comme une mélopée rapide, obsessive, qu'on ne comprend souvent pas, qui nous prend de court, qui bondit, espiègle et imprévisible, ou se fait grave et tendre et veloutée. Le rythme de la narration est trop haletant pour qu'une véritable histoire s'installe. Les micro-chapitres s'enchaînent à une vitesse hallucinante, les voix narratives s'enchevêtrent, le discours indirect et le discours indirect libre s'en donnent à cœur joie, car le dialogue est somme toute une construction obéissant à des lois, or cette saga

⁸¹ Ibidem, p. 16.

supercondensée, qui se déroule rapidement, n'a pas le temps de se structurer de manière classique. Les styles et les genres se mélangent allègrement, ce qui permet à l'écrivaine d'introduire certains motifs – par exemple, la sorcellerie, les gitans, les rituels traditionnels – sans crier gare et sans chercher des transitions et des explications. Son français l'y aide aussi. Tout en maîtrisant les registres divers de la langue, une langue dynamique, imagée, pittoresque, sensuelle, elle laisse cependant planer un petit air d'étrangeté, dans les rapprochements de mots souvent inouïs, dans une audace linguistique rarement rencontrée chez les natifs. En tout cas, un vocabulaire et un style qui lui permettent de situer ses personnages comme dans un miroir aux traits grossissants, caricaturaux, saillants. Il en va ainsi de Margot la Vipère :

Sa mère est une truie, son père est un porc, mais ils sont des cochons de race. Ses mains sont longues et blanches, ses ongles délicatement arrondis, ses collants fins, ses chaussures laquées. Elle porte une robe en velours, verte, simple mais si efficace, qui lui couvre à peine les genoux. Son porc, le père, lui offre tout sans broncher, tout : ses leçons de piano et de français, son collier de perles blanches, son parfum de Paris, sa classe, son toupet, sa façon si élégante de distiller son venin. Ses géniteurs sont des porcs, mais elle est une vipère.⁸²

Ce n'est pas souvent que l'on associe « les porcs » et le sang bleu. Car aussi bizarre que cela paraisse, l'histoire repose également sur une sorte de règlement de comptes sociaux. L'histoire est contemporaine et semble pourtant d'un autre temps, d'une autre époque, quand la lutte des classes n'avait pas encore aboli la division de la société en catégories (« Nous avons le sang bleu et eux ils ont le sang sale ! », p.86). Le récit n'est toutefois pas centré sur l'actualité historique, bien que, très subtilement, l'écrivaine dessine des esquisses sociales, psychologiques, anthropologiques de l'époque. Mais les événements purement historiques, les changements idéologiques ou technologiques ne représentent qu'une toile de fond nécessaire, sans entrer dans une relation de causalité directe avec les histoires personnelles des nombreux protagonistes. La focalisation presque exclusive de l'auteure porte sur les destins individuels évoluant sous le signe d'une malédiction ancienne ; qu'ils soient ou pas représentatifs de toute une tranche de l'histoire roumaine, c'est secondaire et discutable. C'est même là le seul point faible du récit, à

⁸² Ibidem, p. 107

notre avis – cette précipitation subjective qui enlève en quelque sorte la portée analytique globale à cet enchaînement cocasse de faits et de superstitions, de réel et de surnaturel, dans cet espace « aux portes de l’Orient, où tout est pris à la légère »...

Elle court, Irina Teodorescu, on ne sait trop où, mais elle se dépêche vers la fin et nous suivons, séduits, cette écriture qui virevolte et sautille, ce qui n’est finalement pas étonnant, vu sa carrière de graphiste. On a en effet l’impression de voir se succéder des cases de BD, les échanges sont brefs, le visuel saisissant. Et l’expression la plus originale et inattendue, à notre sens, de cette impatience narrative de l’écrivaine, mais aussi du plaisir évident du jeu, réside dans le traitement des prénoms des personnages. Certes, si l’on considère le texte dans son ensemble, on trouve une panoplie assez complète des préférences onomastiques roumaines traditionnelles. Il y a cependant une concentration manifeste sur les prénoms « nationaux » fondateurs, pour ainsi dire, à savoir Gheorghe, Ion, Maria, Ana, à tel point que, dès que l’occasion se présente, l’auteure les dédouble, les multiplie, à commencer par la très drôle trouvaille du Ion-Aussi, leur ajoutant des épithètes ou de brefs syntagmes définitoires pour les distinguer les uns des autres. On a ainsi Maria la Cadette, Maria la Laide, Maria la Cochonne, Maria/Margot la Vipère, Ana la Belle masochiste qui devient Ana la Belle Sorcière, etc. Ce n’est certainement pas faute d’inspiration, on dirait, mis à part la dimension ludique du récit, qu’il s’agit d’une sorte d’allusion à une coutume roumaine ancienne, encore vivante dans les campagnes, qui est celle de différencier les gens davantage par des attributs pertinents accrochés à des prénoms communs. On remarque toutefois que le haidouk qui se trouve à l’origine de l’histoire n’a pas de nom ; sa figure et ses aventures sont archétypales, l’univers du récit est déclenché par ses actes.

Dans *La malédiction du bandit moustachu*, les accents lyriques alternent avec ceux d’une espèce de théâtre de boulevard, ces derniers étant sensiblement dominants. Il n’empêche que c’est à une double histoire que nous avons affaire. Il y a celle qui raconte comment ce bandit moustachu maudit toute une famille et les péripéties de celle-ci. Et en même temps il y a une autre histoire, d’un autre couple, plus courte, une histoire d’amour, légèrement décalée, comme hors temps, bien que la future mariée soit une descendante de la famille maudite. En fait, selon les confessions de Irina Teodorescu, avant de songer à écrire, elle était en train de dessiner un couple d’époux et en les dessinant elle les imaginait, surtout la mariée, avec sa longue robe et tout le reste. Le mariage la fascine, semble-t-il, cet engagement qu’on peut tous prendre et qui, en même temps, ne nous met

pas à l'abri des revers de fortune. Donc le point de départ, c'est la petite histoire d'amour, le mariage, le bébé, etc., qu'elle a combiné progressivement avec l'histoire de la famille ; ce qui fait monter un peu le suspens, d'autant plus que le lien logique et de consanguinité n'est pas trop évident avant la fin.

On sent que l'écrivaine prend du plaisir non seulement à écrire, mais à observer l'évolution de ses personnages, les traits caractéristiques de ces gens qui sont méchants, pour la plupart, mais qui ont tous de bons côtés, parfois surprenants.

C'est vrai qu'ils sont étranges dans cette famille, il y a les très méchants, mais alors quand ils sont bons, ils sont comme du miel... Puis il y a les fous aussi, il n'y a qu'à passer dans le village voir monsieur Guigui assis sur son banc depuis une éternité, et j'ai entendu que l'autre, la Gina, elle est toquée aussi, c'est pas pour rien qu'elle est allée se cacher à la ville.⁸³

La sensibilité féminine de l'auteure atteint un paroxysme poétique à la fin de ce livre surprenant qui est, à la limite, un hymne à l'amour, à toutes les formes d'amour. Il est souvent détourné, oblique, pervers, mais Irina Teodorescu y croit dur comme fer et, désarmante jusqu'au bout, elle tourne la dernière page en larmes. Des larmes qui, seules capables d'affronter les caprices du destin, semblent enfin briser la malédiction :

J'ai pleuré et j'ai pleuré pendant des heures et des heures en serrant dans mes bras l'ours jaune de mon frère, j'ai pleuré pendant des jours et des jours, couchée dans son lit, entourée par sa présence, par ses affaires, par son odeur. J'ai pleuré pendant des semaines, pendant des mois, pendant des années. Jusqu'en l'an deux mille.⁸⁴

Une petite musique malicieuse, insidieuse, effleurant le magique et fleurant bon la folie primesautière, une énergie narrative entraînante et réconfortante, une écriture hachée mais fluide, souvent brutale et efficace, mais aussi lyrique et inquiétante, un monde très coloré, destructif et dionysiaque à la fois, une histoire qui sème le désordre, mais qui est portée par un courant souterrain très puissant et cohérent. Le lecteur n'est jamais au repos et c'est tant mieux, personne n'a l'air de s'en plaindre, on s'égare à souhait, on ne sait plus où donner de la tête, on oublie les identités multiples

⁸³ Ibidem, p. 101-102

⁸⁴ Ibidem, p. 154.

et les motivations saugrenues, on se laisse aller. C'est peut-être le plus beau cadeau qu'un auteur puisse offrir à ses lecteurs – cette envie de le suivre jusqu'au bout, sans se poser trop de questions, tout en restant, à la fin, avec des questionnements troublants, car un certain malaise point sous ce patchwork échevelé. La légèreté de l'écriture recouvre une gravité de l'être.

La conclusion est réjouissante pour ces écrivaines d' « impression » française (d'après la formule inspirée du tunisien Habib Sahla) qui parviennent à créer des mondes étranges, fabuleux, mais tellement personnels et vivants, si loin des produits de confection d'une littérature essoufflée, qui s'empare des biographies fictives ou réelles de gens connus, ou s'approprie des faits divers, faute d'imagination, de curiosité vitale, de sensibilité authentique. Le genre romanesque, renouvelé, s'en sort ragaillardi et plus stimulant que jamais.

Bibliographie

Corpus

Teodorescu, Irina, La malédiction du bandit moustachu, Monfort-en-Chalosse, Gaïa Éditions, 2014.